

9598

LA TERRE ET LA VIE

REVUE D'HISTOIRE NATURELLE



N° 1. — FÉVRIER 1931

LE NUMÉRO : 7 FR.

H S 3778

LA TERRE ET LA VIE

REVUE D'HISTOIRE NATURELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION DE FRANCE

ET PUBLIÉE EN COLLABORATION AVEC LA

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES

Revue Mensuelle

TOME PREMIER

1934

avec 586 illustrations

RÉDACTION

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION DE FRANCE

198, *Boulevard Saint-Germain*, PARIS (VII^e) - Tél. Littre 04-76

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — PUBLICITÉ

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES

184, *Boulevard Saint-Germain*, PARIS (VI^e)

H

HECK (D ^r Lutz). — <i>Capture de grands animaux sauvages en Afrique</i>	195
HECK (D ^r Lutz). — <i>Capture de grands singes cynocéphales en Abyssinie</i>	515
HUMBERT (H.). — <i>La végétation des hautes montagnes de l'Afrique centrale équatoriale</i>	205

J

JULIEN (G.). — L'HABITATION INDIGÈNE DANS LES POSSESSIONS FRANÇAISES <i>Madagascar</i>	99, 160
---	---------

L

LABOULAYE (DE). — <i>Les plantations européennes de thé en Indochine</i>	305
LABOURET (H.). — L'HABITATION INDIGÈNE DANS LES POSSESSIONS FRANÇAISES. — <i>Afrique occidentale et équatoriale</i>	344
LARRONDE (N.). — L'ART ET LA NATURE. — <i>Quatre siècles de colonisation française</i>	285
LARRONDE (N.). — <i>Les Agrumes</i>	622
LEENHARDT (M.). — L'HABITATION INDIGÈNE DANS LES POSSESSIONS FRANÇAISES — <i>L'Océanie</i>	480
LOYER (M.). — <i>La Camargue</i>	174

M

MANGIN (L.). — « <i>La Terre et la Vie</i> »	3
--	---

P

PELLEGRIN (D ^r J.). — <i>Le lac Balaton et sa faune ichthyologique</i>	329
PERRIER DE LA BATHIE (H.). — <i>Les réserves naturelles de Madagascar</i>	427
PETIT (G.). — L'ART ET LA NATURE. — <i>La faune exotique dans les bas-reliefs du Musée des Colonies</i>	17
PRUDHOMME (Em.). — <i>Une leçon de choses sur les productions de la France d'outre-mer à l'Exposition coloniale</i>	397

R

ROBEQUAIN (C.). — L'HABITATION INDIGÈNE DANS LES POSSESSIONS FRANÇAISES. — <i>L'Indochine</i>	231
ROULE (L.). — <i>La curieuse ponte tubuleuse des perches</i>	77

S

SÉGUY (E.). — <i>Les moustiques. Biologie et nouvelles méthodes de destruction</i>	387
--	-----

T

THIBOUT (D ^r). — <i>Quelques rencontres avec les éléphants d'Afrique</i>	643
THOMAS (J.). — <i>Une mission en Afrique équatoriale française</i>	579

V

VAYSSIÈRE (P.). — <i>Les sauterelles. Leurs mœurs et la lutte contre leurs ravages</i>	82
VIALA (P.). — <i>Bizarres maladies de plantes. — Mycolithes</i>	67
VIGNON (P.). — <i>Le mimétisme chez les animaux marins</i>	131

LA TERRE ET LA VIE

REVUE D'HISTOIRE NATURELLE

Nouvelle Série. — N° 4

Mai 1931

CAPTURE DE GRANDS ANIMAUX SAUVAGES EN AFRIQUE

par

le Dr LUTZ HECK

Le Dr Heck a fait en Abyssinie en 1925, et en 1927-1928 en Afrique orientale anglaise, deux fructueux voyages dans le but de capturer des animaux vivants.

Si la chasse des grands animaux sauvages demande une grande expérience et n'est pas un sport sans périls, la capture d'animaux vivants de grande taille réclame, de la part de ceux qui n'hésitent pas à l'entreprendre, une audace, une énergie à toute épreuve. Il faut aussi organiser l'expédition avec minutie et savoir s'armer de patience; ceux qui militent en faveur de la protection de la Nature ne cessent, en effet, de s'élever contre les chasseurs-apprentis qui, sous le prétexte de capturer un animal vivant, massacrent inutilement un grand nombre d'individus.

Le Dr Heck a bien voulu nous confier la publication des récits très vivants

qu'on va lire. Nous l'en remercions ainsi que des belles photographies qu'il nous a aimablement communiquées et qui accompagnent son article.

Capture de rhinocéros.

L'un des buts de notre expédition était de ramener en Europe un rhinocéros vivant. C'était là, de tous nos projets, le plus grand et le plus difficile à réaliser. Déjà, sur le vapeur qui nous menait d'Europe en Afrique, je m'étais bien souvent posé cette question : comment peut-on capturer vivant un rhinocéros ? Il ne s'agissait point de s'attaquer à un individu adulte. En effet, s'emparer d'un pareil colosse et le dominer par la force, est bien chose presque impossible. Mais même si, après des difficultés infinies, cette capture devait réussir, le transport de l'animal serait trop

cher et à son tour trop compliqué. Il ne restait ainsi qu'une solution : rechercher une femelle de rhinocéros avec son petit, se débarrasser de la mère et se saisir de celui-ci.

Je me mis tout d'abord en règle avec le Gouvernement anglais, touchant les permis de chasse, puis me

des pistes, il semblait que le plus souvent venaient à cet abreuvoir des femelles suivies de leurs tout jeunes petits, et cela au moins tous les trois ou quatre jours. Pour atteindre le point d'eau, elles réalisaient, la nuit, de longues marches. Dans un cas particulier, j'ai pu observer qu'elles



Le jeune rhinocéros, solidement attaché.

rendis en camion automobile à Mbulu. De là il était facile de gagner avec une caravane de porteurs la région comprise entre les lacs Manjara et Ejassi. Nous étions engagés dans un pays montagneux, couvert d'épaisses broussailles épineuses et traversé d'innombrables lits de rivières desséchées et de ravins. Il n'existait qu'en certains endroits, particulièrement profonds, de petites excavations remplies d'une eau trouble. C'est là que venaient se désaltérer, parfois de fort loin, des rhinocéros. Comme nous pouvions l'établir par les empreintes

parcouraient certainement quinze kilomètres pour venir boire.

Dans les régions où les rhinocéros sont nombreux ils constituent pour les Safari un plus grand danger que les fauves. En effet, tandis que ceux-ci, surtout le lion, évitent l'homme, de jour, et à plus forte raison une caravane en marche, le rhinocéros, toujours prêt à attaquer, est une rencontre plus que désagréable. Lorsque le vent lui apporte, du voisinage, l'odeur d'un ennemi, il fonce dans la direction d'où elle vient, alors même que cet ennemi pourrait lui être supérieur

en force et en adresse. Il faut dire du reste qu'il n'y a pas d'ennemi dans la brousse pour le rhinocéros, ce qui ne l'empêche pas d'attaquer tout ce qui l'importune. D'autre part il s'approche avec une telle rapidité que

des buissons épineux, comme ceux de Sansevierie dont les feuilles en forme de sabre, dures et pointues, peuvent occasionner des blessures sérieuses aux chasseurs. En pareille occurrence, le seul secours efficace est un coup de



Le soir même de sa capture, le jeune rhinocéros prenait un biberon.

le chasseur qui se trouve pour la première fois en face d'un rhinocéros est fortement impressionné. La bête avec sa plante des pieds molle s'avance en silence; seul le craquement des branches qu'il écrase sur son chemin et son souffle furieux trahissent sa présence et la direction qu'il suit.

Il est difficile d'échapper à l'attaque d'un rhinocéros se présentant ainsi, parce que le plus souvent on est empêtré dans d'épaisses broussailles. On s'engage, pour fuir, dans

feu. Si l'on vise bien au milieu du front ou au-dessous de l'attache des oreilles, on abat immédiatement la bête furieuse. Dans l'attaque, le rhinocéros hoche la tête, surmontée de ces puissantes cornes, pour distribuer ses coups, et malheur au chasseur qu'atteint cette arme formidable !

En nous rendant en montagne, nous trouvâmes un matin, dans la steppe, les empreintes d'une femelle de rhinocéros avec un petit. Nous suivîmes la trace pendant quatre heures, et, enfin, après une longue et

fatigante marche, une rougeur étrange frappa mon regard, à travers la brousse touffue. C'était un rhinocéros, dont la peau avait pris, à la suite de bains limoneux, une couleur rougeâtre.

Le vent venait-il brusquement de tourner ? Une petite branche

Je tirai en même temps que mon compagnon et à trois mètres de nous le rhinocéros s'abattit, tué raide.

Alors je fis signe aux noirs de descendre des arbres et leur commandai par des gestes de menaces de se tenir rigoureusement tranquilles, afin de ne pas alerter la jeune bête.



Le Rhinocéros captif en route vers la côte.

avait-elle craqué ? En tout cas le rhinocéros se mit à s'agiter ; rapide comme l'éclair, la bête écarta un jeune qui s'abritait sous son ventre, et se mit à nous charger. Rien ne paraissait faire obstacle à la mère en fureur. Comme un ouragan, elle sortit de l'épaisse broussaille, piétinant dans sa course les arbustes épineux, renversant ou arrachant d'épais troncs d'arbres morts pour frayer son passage. Mes noirs firent ce qu'ils font toujours en pareil cas ; ils jetèrent à terre tout ce qu'ils portaient, les photos impressionnées et les appareils de cinéma eux-mêmes, et disparurent comme des écureuils dans les arbres.

Mes boys descendirent de leur refuge avec une lenteur calculée et l'épouvante semblait les avoir paralysés. Ils restèrent cachés des heures entières dans un buisson, mais l'animal convoité ne se montra pas et lorsque nous le recherchâmes il avait disparu. Sa trace conduisait hors de la steppe.

Il était à présumer qu'il reviendrait à l'endroit où il avait perdu sa mère et nous organisâmes sur place un petit campement primitif. Mais voilà que le ciel se couvrit de nuages et une pluie glaciale comme on en reçoit sous les tropiques se déversa sur nous pendant quinze heures. Nous étions assis, grelottant sous

quelques toiles de tente et vivant ainsi, à nouveau, les contretemps du climat africain : le jour, une chaleur insupportable et qui dessèche les lèvres et la bouche, puis, dans la nuit, des ondées interminables et glaciales. Nos nègres, eux, se blottissaient serrés les uns contre les autres, la figure verdie par le froid.

Le matin suivant, la pluie, enfin, cessa. Nous cherchâmes inutilement

d'ordre murmuré... Chacun resta figé à sa place. L'animal s'approcha paisiblement et remarqua tout d'un coup nos formes immobiles. Pendant un instant il resta sans mouvement, nous examina, se retourna et décampa, disparaissant à nouveau dans la végétation.

Je courus aussi vite que possible de l'autre côté du massif feuillu et me plaçai au milieu de l'ancienne



Troupeau de Girafes dans la steppe.

toute la journée. Au matin du jour suivant, nous traversâmes une petite plaine sur le côté opposé de laquelle se trouvaient des broussailles touffues de Sansevierie. Un des chercheurs de pistes que j'avais fait partir au-devant de nous, m'y attendait.

« La grosse bête n'est pas là, mais seulement l'enfant », murmura-t-il, et il me conduisit sur un petit monticule rocheux d'où je pus apercevoir le jeune rhinocéros dans la brousse. Je fis entourer l'un des côtés du hallier de filets, lorsque, inopinément, la jeune bête eut la fantaisie de s'avancer tout doucement, comme pour se promener, sur la trace de la piste.

« Ne bougez pas ! » fut le mot

piste du rhinocéros qui traversait cette brousse. L'animal apparut aussitôt après. A ce moment deux Wambulu bougèrent, tout près de lui, imprudemment, et le rhinocéros fonça comme un éclair sur eux. Les noirs, par bonds de géants, prirent le large. A la grande course je m'approchai et pus couper le chemin à la bête. J'avais réfléchi à la manière qui devait être la plus efficace pour immobiliser l'animal et j'avais décidé, ou bien de le saisir par une jambe de derrière, ou bien de l'enserrer par le cou avec mes bras. Ayant atteint l'animal, c'est bien ainsi que je procédai. Je me jetai donc sur lui et me cramponnai de toute ma force

autour de son cou large et ramassé. Ce n'était pas aussi simple qu'on peut le penser en lisant ce récit, car la bête était extrêmement furieuse et agissait vigoureusement la tête de droite et de gauche, de telle manière que j'étais obligé de placer la mienne

dans le voisinage, entendait le cri plaintif de la jeune bête traquée ?

Quelques Wambulu se tenaient aux alentours, munis de cordes et de lassos, et assistaient à mes efforts pour maîtriser la bête, sans songer à intervenir. J'avais entre temps perdu



Une Girafe mâle en pleine fuite.

tout à fait sur le côté de son corps. En même temps, je devais m'arc-bouter sur moi-même, au ras du sol, car l'animal me secouait puissamment dans tous les sens, et je devais chercher à me protéger de la fameuse plante aux feuilles tranchantes comme un sabre. C'est pourquoi, presque à même la terre, je me laissai traîner par le rhinocéros. Pendant que, sur la piste, nous nous trimbalions ainsi de tous les côtés et que l'animal, fort gêné par ma solide pression autour de son cou, s'avavançait avec effort, une pensée me vint brusquement : qu'allait-il arriver si un rhinocéros adulte, rô-

l'équilibre et glissé sous le rhinocéros, si bien que je recevais de vigoureux coups de pied dans le ventre. Je hurlais des ordres aux Wambulu qui enfin se décidèrent à empoigner la bête par les jambes de derrière. Alors mon compagnon arriva avec des liens et bientôt nous avons le jeune rhinocéros à notre merci. D'ailleurs nous étions tous, moi, mes aides et le rhinocéros, si épuisés qu'il nous fallut tout d'abord faire une pause prolongée...

J'eus alors une idée qui facilita le transport de notre captif. En effet, aussitôt qu'un des noirs s'approchait du rhinocéros, celui-ci s'élan-

çait sur lui pour l'attaquer. Je fis, dès lors, approcher de la bête un de mes hommes, en lui recommandant de prendre la fuite dans la direction de notre campement. L'animal partit aussitôt à sa poursuite, suivi de ses accompagnateurs qui tenaient les

fantastique de l'Afrique, le Kilimandjaro.

Nous commençâmes par édifier un parc avec des parois en treillis métallique de trois mètres de haut. Cet enclos était assez fort et solide pour que des girafes ne pussent le



Une Girafe, saisie au lasso, se cabre.

longues cordes qui le liaient. Une heure et demie après nous étions arrivés heureusement au campement et ce même soir notre jeune rhinocéros voulut bien étancher sa soif à même la bouteille de lait que son gardien lui tendait aimablement.

Capture de girafes.

Pour faire une capture de girafes, nous avons installé un nouveau campement sur la steppe Masai entre le mont Méru, un cratère éteint en forme de pyramide symétrique, le mont Longido, dont il fut parlé au cours de la guerre, et le pic neigeux

renverser. Nous avons même loué, à trente kilomètres du camp, par conséquent assez loin de celui-ci, un champ de luzerne, afin qu'à notre retour d'expédition nous ayons du fourrage sec à discrétion. Des ustensiles à fourrage, récipients et grosses marmites furent façonnés dans des bidons en fer-blanc d'une contenance d'environ vingt litres.

La plus sérieuse difficulté à surmonter était celle de s'alimenter en eau potable. Par crainte de la mouche tsé-tsé et de la mortalité bovine qu'elle causait, nous ne pouvions établir notre campement au voisinage d'une rivière de la steppe.

Aussi étions-nous obligés d'aller nous approvisionner d'eau tous les deux ou trois jours au moyen d'un tank de 800 litres.

Je dus faire venir de Nairobi, où j'avais pu me les procurer, les chevaux de selle nécessaires pour la prise des girafes. J'eus ainsi toutes sortes de soins à prendre et de difficultés à résoudre.

Plus tôt que je ne l'avais espéré, je pus enregistrer un résultat. Un soir, je fus informé inopinément que

cinq girafes que nous avions déjà observées maintes fois, et parmi lesquelles se trouvaient deux jeunes, se tenaient tout près de notre campement.

En un clin d'œil, on courut seller les chevaux, et les engins nécessaires aux captures furent instantanément entre les mains de deux de mes guides. Il y avait une perche de deux mètres de long, à laquelle était ficelé un lasso, fait d'une solide lanière de cuir de buffle, pendante et dénouée.



Les Girafes capturées sont chargées dans la cage supportée par l'auto.

Au moyen de cette canne, le lacet pouvait être glissé autour du cou de la girafe.

La troupe fut d'abord poussée tout doucement hors de la brousse épaisse et rocheuse, en plaine rase, plus favorable pour un long galop. Sur

ventre. Les chevaux gagnèrent rapidement l'étalon à la course et quelques autres animaux de la bande qui aussitôt s'égaillèrent de droite et de gauche. Les poursuivants s'attachèrent alors aux jeunes bêtes qui se sauvaient en tête du troupeau. Un



Dans l'enclos, édifié dans la steppe, les Girafes sont prisonnières.

un signe de moi, la cavalcade prit la course de toute la vitesse de nos chevaux.

Les girafes se ruèrent rapidement en avant d'un galop assez lourd en dandinant leur cou et faisant retentir le sol de la steppe du bruit de leur détalage.

Après cinq ou six cents mètres de poursuite, nos hommes se trouvaient au milieu de leur troupe. Un gigantesque mâle, de 5 mètres de haut, fut amené tout d'abord. Un cavalier à cheval n'atteignait point son

cavalier approcha de plus en plus de son butin jusqu'au moment où il put se maintenir à son côté. D'un geste prompt, tout en galopant, il envoya la lanière de cuir par-dessus la tête de la girafe. La bête, qui était allée jusqu'au bout de ses forces, ralentit son allure, le cavalier sauta à terre et tint la jeune girafe dans son lasso. La bête, ayant senti le lien qui l'enserrait, se cabra violemment pour échapper à l'étreinte, mais le chasseur ramassa toutes ses forces, se laissant tirer de-ci de-là

par la bête haletante et farouche qui se fatiguait de plus en plus. Un cri retentit, aussi strident que celui d'un chameau, un cri rarement entendu, car, qui donc, en Afrique, a jamais entendu une girafe crier ? Encore quelques bonds et la prisonnière se tint tranquille. A bout de forces et hors d'haleine, le vainqueur maintint dans son poing la lanière du lasso jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la rescousse.

Enfin, notre auto s'ébranla, portant, solidement amarrée, sa haute cage. Le lourd véhicule, tout en cahotant par-dessus les troncs coupés et les rocs, par-dessus les épais amas d'herbes et de broussailles épineuses, s'arrêta dans le voisinage ; il fallut tirer la girafe, avec grand'peine, tout près de l'auto et la saisir par les oreilles de telle sorte que la tête soit placée au-dessus de la plate-forme. Deux hommes devaient pousser de chaque côté en plaçant l'épaule sous la bête ; puis, d'un vigoureux effort, faire basculer les jambes et l'arrière-train dans la voiture. La girafe resta un instant tranquillement

étendue, puis se leva et nous domina depuis la plate-forme de l'auto, de sa haute taille.

Il fallut, pour ce chargement, agir avec une grande prudence, car les girafes, avec les pieds de derrière, peuvent envoyer des ruades fort dangereuses. Mais nous opérâmes avec une vigueur si brusquée que les deux bêtes capturées en parurent saisies et n'opposèrent que peu de résistance. De l'auto, où elles se tenaient tranquilles, les girafes ne manifestaient aucune frayeur vis-à-vis de ceux qui se tenaient près d'elles, mais dès qu'elles nous apercevaient à quelque distance, elles devenaient inquiètes.

Il fallut conduire avec précaution pour rentrer au camp. A l'entrée du parc, nous avions creusé une fosse profonde dans laquelle l'auto put être engagée de façon que la plate-forme soit amenée au niveau du sol. Le débarquement put se faire ainsi avec rapidité. La porte de la cage fut ouverte, et la girafe put à son aise pénétrer dans l'enclos et s'y promener.

